

Jeu de rôle

MARS 1983. La gauche prend une claque aux municipales. Pire, à Dreux, l'extrême droitiste Stirbois devient maire, avec le soutien d'une partie de la droite locale dans le rôle des affreux. La claque. Pas de ces clagues de comédie qui font juste du bruit. Une vraie. Brutale, virile, qui vous retourne autant contre votre agresseur que contre vous-mêmes. Une claque comme celles que se prend Blanche dans *Un tramway nommé désir*. Tennessee Williams est mort le 25 février 1983. Drôle de rapprochement. Celui dont toute l'œuvre dit l'affrontement et la lutte pour l'acceptation des différences a disparu dans ces circonstances confuses. Comme la gauche française, il semble avoir perdu le texte de la pièce et s'être trompé de médicament.

À propos de différence, c'est un peu le débat du jour, celui que tente d'instaurer le ministre Savary sur l'avenir de la relation entre école publique et école privée. Les *Cahiers pédagogiques* en profitent pour accélérer la sortie d'un double dossier prévu de longue date : « Pluraliste ? Privé ? Décentralisé ? » S'y expriment à la fois toutes les différences et toute l'unité de la réflexion pédagogique au sein du CRAP et de la revue. Ainsi de la retranscription d'une table ronde où Philippe Meirieu pose la question en des termes qui ont moins vieilli que la question titre « Public-privé ? Est-ce là le vrai problème ? » : « La question est de savoir si l'on peut constituer des lieux éducatifs avec des personnes qui se choisissent entre elles parce qu'elles ont des convergences, ou si ces lieux éducatifs doivent être constitués à partir d'un autre type de consensus, sur une reconnaissance de la pluralité et de sa valeur pédagogique. » Philippe Meirieu contribue à la rubrique Faits et Idées, avec le savoureux récit d'une entrevue au parloir dont les interprètes semblent avoir échangé les rôles et dont j'ai déplacé le premier paragraphe à la fin. Juste pour jouer.

YANNICK MEVEL

Comme toujours, c'est ma mère qui est arrivée la première. Et, au lieu d'attendre devant le parloir, elle est venue se planter devant la porte de ma classe. Elle avait mis une veste de fourrure que je ne lui avais pas vue depuis au moins dix ans et elle se tenait debout en serrant contre elle son petit sac à main où elle avait dû fourrer avant de partir les quelques bulletins trimestriels trouvés dans le bureau de papa [...]

« Allons, dit-elle, ne retardons pas ce moment. Ce sera vite passé. »

Voilà maintenant près de vingt minutes que nous attendons au parloir, maman et moi. Tout à l'heure, la secré-

Il y avait ce paquet de copies ramassées en novembre et que je n'avais toujours pas rendues.

taire est passée en courant : « Ne vous en faites pas. Les délégués arrivent, mais ils ont dû voir le principal. Une affaire importante, vous comprenez. On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

— Si au moins ton père était là ! », dit maman.

Mais mon père est toujours en retard. À six heures et demie, les délégués sont arrivés. « Excusez-nous, madame, mais vous savez ce que c'est. On ne fait pas toujours ce qu'on veut. Votre mari n'est pas là ? Par contre, votre fils... C'est que... Nous n'avions pas prévu, comprenez-vous ? »

Maman fut admirable. En serrant la main de Jacques, elle proclama, comme dans un film : « Je n'ai rien à cacher à mon fils !

— Dans ces conditions... », dit Jacques.

Nous nous sommes assis. Jacques a hésité un moment, puis il s'est lancé, débitant sur un ton neutre un discours qu'il avait dû répéter cent fois : « Nous sommes contents de pouvoir parler avec vous. C'est que, vous comprenez, nous ne disposons que d'informations partielles. Nous jugeons des résultats objectifs, mais de nombreux éléments nous échappent ; car à côté de la vie scolaire, il y a tout un secteur que nous négligeons. »

Je n'écoutai pas la suite. Je regardais par terre. Il y avait eu ce cours, déjà, en janvier, passé à interroger les élèves

un à un pour ne pas avoir à aborder une nouvelle leçon que je n'avais pas préparée ; et, la semaine dernière, cette séance de travail de groupe que j'avais improvisée par facilité et pendant laquelle j'avais lu le journal. Et puis la rigolade avec la collègue de maths pendant l'exposé du principal aux journées de prérentrée ; mais cela ne pouvait pas être ça, et d'ailleurs, comment auraient-ils été au courant ? Tout à coup, je crus avoir trouvé : il y avait ce paquet de copies ramassées en novembre et que je n'avais toujours pas rendues. Voilà, c'était cela qu'ils allaient me reprocher, je le sentais. Inquiet, je levai les yeux. Jacques finissait sa tirade : « Aussi, madame, parlez-nous de lui plus profondément. Il n'est pas vraiment à l'aise dans sa peau. N'y a-t-il pas dans son enfance quelque chose qui... ?

— Il a toujours été très content d'aller à l'école, vous savez ! Surtout au début, parce que, c'est vrai, depuis quelque temps, c'est plus vraiment pareil. Tenez, c'est comme moi, au bureau où je travaille... »

Je décrochais à nouveau : maman était partie dans de longues considérations sur ses difficultés avec Josiane, une de ses collègues de travail sur laquelle elle pouvait parler pendant des heures. Jacques et Jean-Marc hochaient la tête poliment chaque fois qu'elle reprenait son souffle. Où voulaient-ils en venir ? Visiblement, ils avaient décidé de ne pas mettre sur la table l'histoire du paquet de copies, ou en tout cas pas tout de suite. Mais dans le fond, j'aurais préféré ça. Ça aurait été plus clair, plus net, plus facile que leur façon de farfouiller dans mon enfance.

« Précisément madame, et pour revenir à votre fils, avez-vous noté à quel point il est sujet à l'influence de ses collègues ? Déjà tout petit, nous disiez-vous, il en était ainsi ?

— C'est vrai qu'il n'est pas très autonome, consentit maman. Ainsi, voyez-vous, il a toujours eu très peur de mon mari.

— Et il reproduit cette attitude aujourd'hui vis-à-vis du principal. Dès qu'il aperçoit sa silhouette à travers les vitres de la classe, son comportement est tout à fait transformé, jusqu'au son de sa voix qui n'est plus le même. Il se met à faire des remarques sans fonde-



ment à tel ou tel, se précipite à son bureau et empile dix fois ses papiers de façon maniaque.

— Nous pensions, dit Jean-Marc, que ce besoin de sécuriser pouvait s'enraciner dans quelque vieux souvenir d'enfance, une peur du père renforcée par le fait qu'il s'agit d'un fils unique, n'est-ce pas ? »

Maman ne démentit pas. Était-elle trop impressionnée ? Ne voulait-elle pas avouer qu'elle avait eu deux autres fils et qu'ils étaient eux aussi dans l'enseignement ? La discussion continuait : mes relations avec les filles, mes problèmes avec mon professeur de mathématiques de 5^e, mon attitude irresponsable en mai 68, etc., ils ont tout passé en revue, minutieusement. Jacques et Jean-Marc écoutaient maman avec l'assurance inspirée de spécialistes ; visiblement, ils comprenaient bien des choses. On en vint enfin à la question de mon orientation : j'avais demandé ma mutation dans un établissement expérimental. Jacques et Jean-Marc le déconseillèrent vivement à ma mère : « Qu'il tente plutôt l'agrégation ! C'est un garçon doué, vous savez. Nous, nous n'avons jamais mis en doute ses moyens. Son intelligence ne fait pas de problème. Il a simplement besoin d'être aidé et de prendre confiance en lui. »

Jean-Marc avait déjà regardé sa montre plusieurs fois. Ma mère comprit et se leva. Sur le pas de la porte, elle se tourna vers moi : « Tu n'as rien à ajouter, mon grand ? »

Dans le couloir, nous rencontrâmes mon père qui arrivait. Comme il y avait déjà longtemps que ma mère s'était résignée à ses retards, elle n'a rien dit et

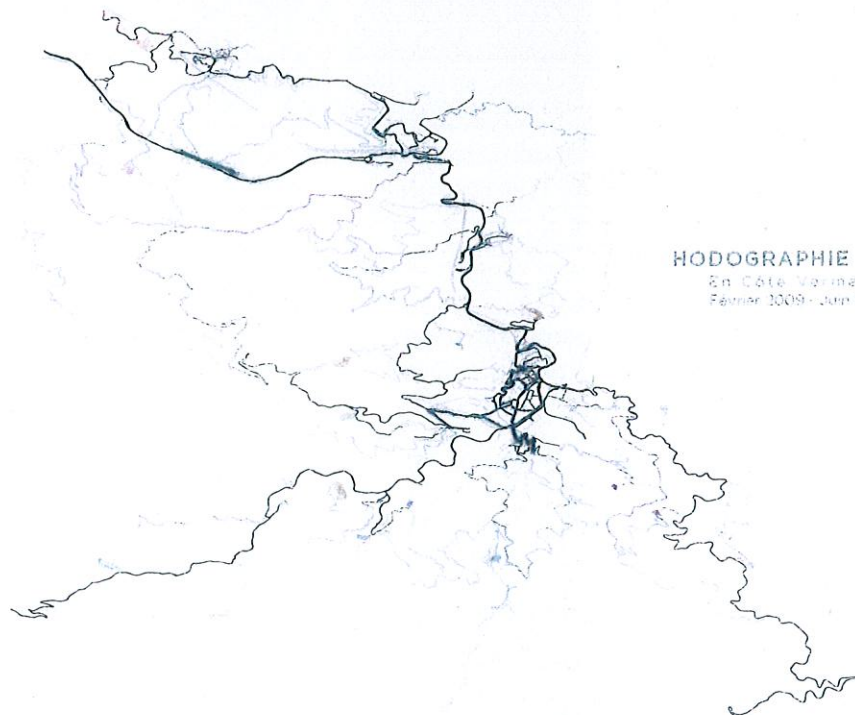
nous avons descendu l'escalier en silence. Dans le fond j'étais soulagé, on n'avait pas parlé de Nathalie. Mais peut-être réservent-ils cela pour le jour où ils convoqueront ma femme ?

C'était la première fois que l'on convoquait mes parents. J'aurais pourtant dû m'y attendre. À la fin du premier trimestre, déjà, les élèves avaient noté sur mon bulletin : « Professeur en difficulté. Un redressement est nécessaire. Entretien souhaité avec les parents. » Ils avaient décidé cela en conseil des professeurs où, comme son nom l'indique, il n'y a que des élèves. C'est une sorte de réunion secrète dont il nous arrive parfois de ressentir la proximité au regard particulier d'un élève dans un de ces moments de fatigue où le cours piétine et où l'on se dit qu'on aurait mieux fait de relire le texte hier au soir, plutôt que de regarder le film à la télévision. À ce regard, à cette indulgence suave qui savoure le bref sursis accordé avant le verdict, l'on devine que bientôt, tout à l'heure peut-être, ils vont pouvoir s'en donner à cœur joie et l'on aura beau trainer dans les couloirs, parler fort à côté dans la salle des professeurs, rire un peu plus grassement en passant devant la porte, ils ne vous diront pas de rentrer. Tout juste lèveront-ils le nez de leurs papiers une seconde pour vous jeter un regard que l'on aimerait désapprouvateur, mais qui n'exprime que leur souveraine indifférence. ■

PHILIPPE MEIRIEU

Cahiers pédagogiques n° 212-213, mars-avril 1983

L'ŒUVRE DU MOIS | XAVIER BISMUTH



Xavier Bismuth, *Hodographie #1, En Côte Vermeille*, 2013. L'hodologie désigne traditionnellement la science des routes. Pour l'artiste, le néologisme hodographie correspond à une écriture par le déplacement : dessiner en marchant. Les enregistrements GPS de ses déplacements, traités graphiquement, forment un corpus d'images allant du journal de bord aux représentations les plus abstraites en passant par une cartographie subjective et poétique. <http://www.xbismuth.net/nonsite/>